1

Ma vie est un désert d'intérêt. Tout ce que j'avais imaginé accomplir avant mes trente ans ne s'est absolument pas réalisé. Ma vie sentimentale est un néant. Ma vie professionnelle, une catastrophe. Ma vie privée, euh... Nulle !

J'ai vingt-neuf ans et trois cent soixante-quatre jours. En d'autres termes, je vais avoir trente ans dans quelques heures. Il est temps pour moi de dresser un triste bilan.

Pour la petite histoire, je vais vous raconter ma venue au monde. J'ai eu la bonne idée de naître un 22 janvier aux douze coups de minuit, plus précisément à minuit une. J'ignore si la personne qui a déclaré ma naissance a délibérément choisi d'ajouter une minute de plus à la réalité pour éviter toute ambiguïté sur le fait que l'on puisse naître à minuit pile. Soit ! Je ne le saurai jamais. Donc, dans quelques minutes, à minuit une, vous l'avez compris, je ferai mon entrée dans le monde des trentenaires, sans amis, sans parents, sans amoureux, avec pour seule compa-

gnie cette bouteille de vin bon marché que j'ai achetée l'autre soir à la supérette du coin, en prévision d'une cuite sans précédent. Que du bonheur en perspective !

Depuis mon plus jeune âge, Maman adore me raconter ma venue au monde. Même si aucun signe ne laissait présager ma naissance, elle s'était rendue à la maternité parce qu'elle avait atteint le terme de sa grossesse. Une fois là-bas, elle a encore dû patienter plusieurs heures que je daigne me décider à pointer le bout de mon petit nez. Il faut croire que j'étais bien au chaud dans son ventre et que je n'avais nullement envie d'en sortir. La simple idée de venir au monde devait (déjà) m'effrayer.

À l'époque, les échographies n'étaient pas très fiables et mes parents s'attendaient à voir apparaître un petit garçon qu'ils avaient décidé de prénommer Julien. Après de longues heures d'un travail acharné, j'ai fini par coopérer. Il était temps que je découvre l'extérieur et que je soulage Maman, qui ne savait plus comment pousser et qui, d'après ce qu'elle raconte, était à deux doigts de faire une crise cardiaque.

À minuit une, lorsque le médecin a déclaré « Félicitations, c'est une délicieuse petite fille, comment souhaitez-vous l'appeler ? », mon père, qui se trouvait sagement derrière ma mère pour assister de loin au spectacle, est passé du vert au blanc avant de tomber dans les pommes. Ma mère, à peine consciente car épuisée par un accouchement si long, regarda autour d'elle pour s'assurer qu'aucune autre femme n'avait pu accoucher à ses côtés et

que les bébés n'avaient pu être échangés. Au bout de quelques secondes pendant lesquelles la petite fille que j'étais planait au-dessus d'elle sans qu'elle me tende ses bras, Maman a fini par marmonner tout en me saisissant :

— Bah... Ça devait être un petit garçon, docteur !

— Eh bien non, madame, c'est bien une petite fille, ajouta le docteur un brin cynique. Il n'y a pas de doute. Regardez comme sa zézette est jolie ! Alors, quel sera son prénom à cette enfant ?

Mon père, qui peinait à retrouver ses esprits, se releva doucement grâce à l'aide d'une infirmière. Il finit par prononcer timidement : « Julie. Son prénom est Julie. »

Je m'appelle donc Julie. Je suis la fille aînée de la famille. Deux ans plus tard, il y a eu Sylvia et encore deux ans plus tard, Cécile. Après trois « pisseuses », comme mon père aime nous appeler pour plaisanter, ma mère s'est fâchée. Elle a déclaré qu'elle se ferait ligaturer les trompes si mon père insistait pour avoir un autre enfant, histoire de tenter le tant attendu garçon. C'était sans appel. Il n'y eut donc pas d'autre enfant dans la famille.

Mes sœurs et moi avons reçu une éducation tout à fait classique et, contre toute attente, un amour indescriptible malgré le fait que nous n'étions que des filles et qu'à chaque fois, ils avaient espéré accueillir un petit gars. Mon père est très fier de ce que nous sommes devenues même si, de nous trois, je suis la moins intello, la moins mariée, la moins maman,

la moins tout. Quant à ma mère, c'est une femme dévouée, adorable et par conséquent, surprotectrice, voire étouffante.

À dix-huit ans, je décidai de couper le cordon. J'en avais marre de me coltiner mes petites sœurs qui me talonnaient. Il n'y avait rien que je puisse faire sans les avoir dans mes basques. Je voulais vivre seule, m'éloigner du cocon familial. Je rêvais d'aventures, notamment celle de la découverte du sexe. C'est donc tout naturellement que j'emménageai chez Mamie Louise, ma grand-mère paternelle. Bon O.K., je vous vois venir. Il y a mieux que d'aller vivre chez sa grand-mère pour avoir une vie de débauche, mais quand j'ai annoncé à mes parents ma décision de quitter le domicile, ils ont d'abord beaucoup ri. La jeune fille que j'étais, frêle, docile et obéissante, ne pouvait pas décider de partir ainsi, où que ce soit, sans ressources, sans avoir fini ses études, sans permis ! Alors, pour satisfaire mes besoins d'indépendance, parce qu'au fond j'étais une « bonne petite » et qu'ils voulaient me faire plaisir, ils me proposèrent d'habiter avec Mamie.

Le week-end qui suivit mon dix-huitième anniversaire, j'emménageai chez Mamie Louise. Vivre avec ma grand-mère fut l'expérience la plus traumatisante de ma vie. Mon grand-père était décédé une quinzaine d'années auparavant. Paix à son âme ! Je n'en ai que très peu de souvenirs, forcément. Comme Mamie Louise avait près de soixante-dix ans, je croyais avoir affaire à une mamie posée, faisant du tricot pour

ses futurs arrière-petits-enfants qu'on lui donnerait bientôt. Taratata ! Mamie Louise ne maniait pas le tricot, du tout, du tout ! Elle était plutôt une adepte des nouvelles technologies de l'époque : le Minitel. Peut-être ne savez-vous pas ce qu'est un Minitel ? Pas de panique, c'est normal si vous avez moins de vingt ans. Le MINITEL, pour *Médium interactif par numérisation d'information téléphonique*, désigne un type de terminal informatique destiné à la connexion au service français de Vidéotex baptisé Télétel, commercialisé en France à la fin du siècle dernier. Vous n'avez pas saisi ? Moi non plus ! Bon, pour faire court, c'est l'Internet d'avant !

Grâce à ce petit joujou que fut le Minitel, Mamie Louise fréquentait beaucoup d'hommes, veufs aussi le plus souvent. En fait, Mamie Louise n'avait pas grand-chose d'une mamie normale. En outre, sa vie sexuelle était bien plus intéressante que la mienne et c'est surtout en cela que mon passage chez elle fut traumatisant. Tous les membres de la famille ignoraient ses loisirs, si l'on peut les nommer comme cela. Je fus très vite mise dans la confidence et, sincèrement, je ne savais pas comment réagir. D'abord, cela me fit beaucoup rire. J'avais une mamie géniale, jeune dans sa tête, dynamique dans son corps, pétillante, adorable, gentille et moderne ! Et puis, très vite, j'ai commencé à m'inquiéter pour elle. Nos rôles se sont inversés. Elle était l'adolescente incontrôlable et je jouais l'adulte trop raisonnable. Je me sentais responsable d'elle. Dès qu'elle m'annonçait une future

rencontre et qu'elle s'apprêtait pour sortir, je lui disais :

— Mamie, tu sors ce soir ? Avec qui cette fois, Jean ?

— Lequel Jean, ma chérie ? Jean numéro un, numéro deux ou numéro trois ? disait-elle le plus sérieusement du monde.

— Ah, parce qu'il y a plusieurs Jean, Mamie ! Peu importe. Sois prudente, c'est tout !

— Tiens, si cela peut te rassurer, ma Juju, voici son téléphone, au cas où. Mais ne t'inquiète pas, chérie. Je serai de retour pour les douze coups de minuit.

C'était le monde à l'envers. Je n'y comprenais rien. Comment une mamie septuagénaire pouvait-elle avoir une vie plus mouvementée qu'une jeune fille de dix-huit ans ? J'essayais de comprendre. Je la questionnais beaucoup. Je voulais savoir comment les garçons fonctionnaient. Pour toute réponse, elle me disait souvent : « Ma petite Juju, ne t'inquiète donc pas ! Un jour, tu finiras par comprendre les hommes ! »

Au bout de quelques mois, force fut de constater que notre colocation était un fiasco. J'avais loupé mon bac. J'avais raté le code trois fois de suite en quelques mois et, bien évidemment, je n'avais pas non plus rencontré le grand amour (malgré les conseils avisés de Mamie pour m'initier au Minitel). Compte tenu de tous ces échecs, mes parents ont réclamé mon retour *illico presto* à la maison sans que je puisse contester cette décision.

Après mon départ, Mamie Louise a continué de beaucoup s'amuser. Elle était même ravie de retrouver sa liberté car certains de ses petits amis, qui avaient repéré ma présence chez elle, lui avaient suggéré de m'intégrer à leurs jeux coquins, chose qu'elle ne pouvait tolérer, évidemment.

Quatre ans plus tard, Mamie est morte dans son sommeil. Elle est décédée chez l'un de ses prétendants, plutôt assidu, semble-t-il. C'était la première fois qu'elle ne rentrait pas chez elle après un rendez-vous. Ce prétendant, un « Jean » (ne me demandez pas quel numéro, je l'ignore) dut expliquer à mes parents comment Mamie avait atterri dans son lit. Il leur dit qu'il connaissait Mamie depuis plusieurs années, qu'il l'avait rencontrée lors d'un cours de renforcement musculaire pour seniors et que ce soir-là, après la séance, il lui avait gentiment proposé de venir se reposer autour d'une tisane « Nuit Calme ». La réalité était un peu différente. Le jour des obsèques de Mamie, au moment où les gens défilent pour vous transmettre leurs sincères condoléances, Jean me glissa à l'oreille qu'il avait profondément aimé ma grand-mère et qu'il remerciait quotidiennement le « 3615 Loulou recherche Louloute » pour l'avoir mise sur son chemin. Cette révélation me fit exploser de rire alors que simultanément, les larmes roulaient sur mes joues. Mon fou rire était incontrôlable et seul le regard incendiaire de mon père réussit à y mettre un terme. Ah... Bénie soit Mamie !

Oui, bénie soit Mamie ! Grâce à son décès, j'ai pu récupérer son appartement et m'installer avec mon premier vrai amoureux, Arnaud. J'avais vingt-trois ans. Avant cela, mes sœurs m'avaient mené la vie dure. La cadette, Sylvia, avait perdu sa virginité avant moi, avec Jérôme, son mari aujourd'hui. Ils sont mariés et vivent un conte de fées, semble-t-il. Ils ont deux adorables enfants, un garçon de six ans prénommé Lucas et une fille de deux ans qui s'appelle Louise, en mémoire de notre chère grand-mère. Si seulement elle savait que derrière ce prénom classique se cache une future chaudasse... Euh, pardonnez-moi ! Chaudasse est un peu fort, j'en conviens, mais que voulez-vous, c'est « l'aigritude ». Ces derniers temps, je cultive l'art d'être aigrie. Oui, d'autant que ma sœur chérie nous a annoncé au Noël dernier qu'elle attendait un autre enfant pour l'été. « Comme nous avons déjà le choix du roi, nous ne souhaitons pas connaître le sexe. Ce sera la surprise ! » nous a-t-elle balancé joyeusement entre deux bouchées de dinde et de marrons.

Autant vous dire que ce fut le pire Noël de ma vie. Tous les yeux étaient rivés sur moi dans l'espoir qu'une bonne nouvelle sur ma vie sentimentale vienne agrémenter ce repas déjà riche en émotions. Cécile, la benjamine, était spécialement rentrée « des States » pour nous présenter Bryan et nous annoncer par la même occasion qu'ils avaient décidé de se marier dans de brefs délais. J'ignore si c'est un mariage d'amour même si leur attitude le laisse croire, du genre, ils mangent en se tenant la main, s'appellent

« Darling » à tout va, ne s'éloignent pas l'un de l'autre, même lorsque l'un doit se rendre aux toilettes... si bien qu'il m'a été quasi impossible de parler avec ma sœurette, qui, je dois tout de même l'avouer, me manque beaucoup depuis son départ aux États-Unis. La gorge nouée par tant d'émotions, je n'arrivais pas à décrocher un mot. Nos retrouvailles, les sourires sincères de mes proches et la joie de mes neveux n'ont pas réussi à atténuer l'immense tristesse qui gonflait mon cœur. Bref... Un cauchemar, ce repas.

Allez, à ma santé ! me dis-je en buvant mon premier verre cul sec, comme s'il pouvait effacer mon chagrin. Ah... les hommes ! Pourquoi ceux qui croisent mon chemin sont-ils tous cons ? D'aussi loin que je me rappelle, mes amoureux ont été incompréhensibles. À la maternelle, Yohan prétendait m'aimer et venait me donner des coups de pied pour me montrer son affection. À l'école élémentaire, Nicolas me faisait des bisous sur la joue pour, deux minutes après, faire des bisous sur la bouche de Christelle. Je n'ai jamais rien compris aux garçons.

Je saisis mon téléphone portable pour en faire défiler les contacts. Je n'ai que cela à faire, le soir de mon anniversaire. C'est pitoyable. Je m'arrête sur Arnaud. Que fait-il encore dans mon répertoire, lui ? Tout à l'heure, j'évoquais mon premier amoureux, Arnaud, c'est lui-même ! Eh bien, Arnaud, il était gentil, doux, hyper amoureux et pourtant, un jour, en rentrant un peu plus tôt de la fac parce qu'un de mes profs était absent, je l'ai trouvé au lit avec

la fille de nos voisins, à peine majeure. Elle était soi-disant venue chercher de la farine pour faire un gâteau. Eh bien, vous savez quoi ? De la farine, il y en avait partout sauf dans son gâteau parce qu'elle n'est jamais rentrée chez elle avec, la garce ! J'ignore ce qu'il s'est passé pour que la farine jonche ainsi le sol. Bon, j'ai ma petite idée quand même. Bref, j'étais tellement scandalisée que je l'ai mis dehors. Comment Arnaud avait-il pu me trahir ainsi, après plusieurs mois d'un bonheur quasi total ? Il a détalé comme un lapin et n'a plus jamais remis les pieds dans l'appartement. Première désillusion.

Allez ! Cette fois, je supprime son numéro de téléphone de mon répertoire. Le deuil est terminé depuis belle lurette. *Next !*

Aurélien, *no comment !* Je supprime.

Baptiste ? Qui est-ce ? Hop, supprimé !

Clément : un acte manqué du temps d'Arnaud. Marié, deux enfants, il est grand temps de l'effacer aussi.

Grégory. Ah... Greg. Si je n'avais pas repoussé ses avances, on serait peut-être encore ensemble aujourd'hui... Enfin, s'il ne s'était pas jeté d'emblée sur la fille suivante, suite à mon premier « refus », qui n'était qu'un test pour juger sa persévérance. Ah, les hommes, toujours pressés !

Le contact suivant ne mérite même pas que l'on en parle. Allez, d'accord, on en parle mais vite fait. Guillaume. Rencontré au mariage de Sylvia, il était le témoin de Jérôme, son meilleur ami d'enfance.

Il est courant de dire que l'on peut rencontrer l'homme de sa vie à un mariage, donc j'y ai cru et j'y ai mis quelques moyens. Il me plaisait bien, Guigui ! Il m'a plu de suite, en fait. L'alcool aidant, je n'y suis pas allée par quatre chemins. À la première occasion, je l'ai entraîné dans les toilettes pour hommes où il n'y avait qu'une seule cabine qui fermait à clé. Avec le recul, j'aurais dû privilégier un autre endroit, la voiture, le bois, la cave, que sais-je ? Bref, j'ignore pourquoi les toilettes. Bon, il se trouve que je n'avais plus eu de relations sexuelles avec aucun homme depuis Arnaud et que, bon sang, j'étais en manque, il faut bien l'avouer. Notre partie de jambes en l'air dura trois minutes et cinquante-cinq secondes, ce qui suffit pour me faire grimper au rideau compte tenu de mon abstinence durant les treize mois précédents. C'était super, nous avons fait preuve de discrétion et j'étais convaincue que personne ne s'en était rendu compte. Sauf que... à notre sortie de ces toilettes uniques, mon père attendait derrière la porte, se tenant le ventre, certainement en prévision de la grosse commission. Oui, vous avez bien lu : mon père ! Dans ses yeux, je lus une grosse commission, euh non, je voulais dire une grosse déception. Il ne pipa mot. Malgré mes balbutiements d'idiote alcoolisée, je ne trouvai aucune justification plausible. Son envie de faire, euh... vous savez... s'effaça. Il quitta la pièce et disparut. Guillaume fut pris de violentes nausées. Je ne sus pas si c'était à cause du trop-plein de champagne, de l'effort à peine réalisé pour me donner du plaisir dans ces

minuscules toilettes ou bien de la contrariété d'être pris en flagrant délit par le père de la fille, la sœur de la mariée, bref... D'un commun accord, nous décidâmes qu'il valait mieux ne plus jamais nous revoir. Quelle idiotie ! Nous sommes sortis chacun notre tour et ne nous sommes plus parlé de toute la soirée. Plus jamais, en fait... Quelle tristesse ! Qu'est-ce qui a bien pu se passer dans sa tête ? Il n'a jamais cherché à me revoir, ni même simplement téléphoné. J'ai harcelé Jérôme pour obtenir son numéro de téléphone dans l'optique de pouvoir l'identifier immédiatement le jour où il m'appellerait, chose qui ne s'est jamais produite évidemment. Je n'y comprends rien aux hommes.

Après Guillaume, dévastée par mon désert sentimental, je me suis inscrite sur un site de rencontre. De là-haut, Mamie Louise m'encourageait. Internet ayant brillamment remplacé le Minitel, cela ne pouvait que marcher !

Allez, un autre verre de vin à la santé de Guillaume !

Je continue de regarder les numéros de téléphone dans mon répertoire. Je croise « Jean (Mamie) ». C'est l'un des Jean de Mamie. Peut-être même LE Jean, celui chez qui elle est morte, celui des obsèques. Je garde ! On ne sait jamais. Je pourrais prendre de ses nouvelles un jour. Ah... Le suivant s'appelle Luc !

Luc, c'est mon troisième amoureux. Notre relation a duré un mois et demi. Pourquoi si peu ? Eh bien, je vais vous le dire, mais avant cela, il faut que

je vous raconte comment on s'est connus. J'avais un rendez-vous avec un internaute suite à une conversation sur l'un de ces sites, je ne me rappelle plus lequel, car à un moment donné, j'étais sur plusieurs sites en même temps. Bref, quand je suis arrivée au restaurant où nous avions rendez-vous, Luc était assis à une table, tout seul. Il ressemblait à s'y méprendre à mon rendez-vous dont le pseudo était « Gros sentimental ». Lorsque je me suis approchée de sa table, j'ai dit :

— C'est vous ?

— Euh... Oui, sans doute, me répondit-il en hésitant un peu.

— Ah, chouette ! Enchantée, je suis Juju2010, mais tu peux m'appeler Julie ! dis-je, fière de mon sens de l'humour naturel.

J'ai bien perçu son regard perplexe mais sur le coup, je n'ai pas cherché à comprendre. Nous passâmes la soirée à rire. Nous étions hyper connectés, par exemple il finissait mes phrases et je finissais les siennes, ce genre de trucs qui vous laisse croire que c'est le bon, enfin !

De temps à autre, il jetait des coups d'œil à sa montre, à son téléphone, puis à la porte du restaurant. À un moment, il reçut un SMS, s'éclipsa aux toilettes et revint la mine réjouie. Ce n'est que quelques jours plus tard qu'il m'expliqua qu'il s'était trompé de restaurant, que je n'étais pas la fille avec qui il avait rendez-vous mais qu'il avait été ravi de se tromper car il trouvait ma « spontanéité géniale » même si jamais il n'aurait pu se flanquer d'un pseudo aussi ridicule

que « Gros sentimental ». On en a beaucoup ri ! J'ai déchanté au petit déjeuner, un mois et demi plus tard donc, lorsqu'il me révéla être un adepte du camembert trempé dans le café. Je n'ai pas pu ! Beurk... Je lui trouvais une haleine parfois douteuse, c'est vrai, mais lorsque enfin j'ai pu associer cela au camembert du matin... C'était trop dégueu pour moi qui n'aime aucun, mais alors, aucun fromage ! Bref... Le « Gros sentimental » n'a pas très bien compris le motif de notre rupture. J'ai fait preuve d'une lâcheté énorme en lui faisant croire que j'étais bientôt mutée au Brésil et qu'aucune relation à long terme n'était envisageable. Il n'insista pas. Point final du numéro trois. Cela vaut bien un autre toast :

— À Luc dont la bouche sentait le bouc !

Oh non, non, j'ai mieux :

— À Luc dont la bouche sentait le cul ! dis-je en beuglant dans mon appartement.

Je deviens grossière avec l'alcool. Il faut m'excuser, hein ? Hum, c'est qu'il n'est pas mal ce petit vin... J'essaie de déchiffrer son nom sur l'étiquette mais ma vue se brouille.

Je continue le défilement des numéros de téléphone et me pose un moment sur Paul. Paul, c'est mon chef, il est directeur commercial. Je ne suis que son assistante. Je le déteste. Il minaude tout le temps parmi les femmes du service. Célibataire, il collectionne les nanas. Le lundi matin, lorsqu'il me convoque dans son bureau pour le *brief* matinal, il ne peut pas s'empêcher de me raconter ses sorties du week-end, les

filles qu'il a raccompagnées, voire plus si affinités, le budget qu'il a dépensé pour courtiser ces mêmes filles, bref, je le déteste ! Il représente tout ce que je hais chez l'Homme avec un grand H ! Il est sexy dehors mais tellement moche dedans que, oh non, ça jamais ! Jamais, je ne pourrai sortir avec un mec comme lui !

— Tu entends, gros dégueu ?! dis-je à l'attention du téléphone comme si celui-ci avait pu prendre part à la conversation. Tu te crois beau ?! Eh ben t'es moche ! Dedans, t'es hideux ! Tu te la pètes ! Tu crois que tu m'impressionnes ? Tu es un piètre patron, avec tes « ma petite Julie » par-ci, « ma petite Julie » par-là ! Tu crois que tu vas faire de moi ton quatre heures ? Eh ben, la petite Julie, elle ne peut pas te blairer ! Argh... Je suis sûre que tu as un tout petit popol ! Personne ne voudra de toi parce que tu es méchant, et nul, et bête, et moche, même si tu es trop sexy, humm... Tu es trop nuuuuuul !

Glouglou ! Je finis la bouteille au goulot avant de reprendre mon monologue :

— Lundi, si tu me racontes encore tes ébats du week-end, eh ben, je t'embroche avec le coupe-papier ! Tu entends, Paulo ?! C'est à cause de mecs comme toi que les filles comme moi préfèrent rester seules ! dis-je en me mettant à pleurer de lassitude sous l'effet de l'alcool.

Mon regard tombe sur l'heure. Ça y est, il est minuit une ! C'est mon anniversaire ! Vite ! Vite ! Je saisis une bougie usagée que je dispose sur un *cupcake* trouvé au fond de mon placard à gourman-

dises. Je l'allume, je brandis le *cupcake* en l'air comme le curé le fait avec la coupe du Christ au moment de la communion, et bafouille mon vœu pas comme les autres : « Je veux comprendre les hommes ! » avant de souffler sur mon ridicule gâteau de fortune.

Ensuite, tout devient noir.